



Recherches Carmélitaines

MAXIMILIEN-MARIE BARRIÉ

L'EMPATHIE À L'ÉCOLE DU CHRIST

*Phénoménologie, neurosciences,
accompagnement spirituel*

Préface d'Emmanuel Durand, op

« Jésus, voyant leur foi... » Est-il possible de percevoir l'intériorité spirituelle d'autrui? L'empathie humaine est-elle engagée dans un tel acte? Dans quelle mesure la formation ou l'accompagnement actualisent-ils, par grâce, l'empathie du Christ? Telles sont les questions profondes qui sous-tendent le bel ouvrage du Fr. Maximilien-Marie Barrié.

Le champ d'investigation couvre trois domaines connexes: l'anthropologie de la perception et de l'intériorité humaine, la connaissance singulière du Christ Jésus dans les évangiles, la formation humaine et l'accompagnement spirituel. Les ressources du geste théologique ici posé sont riches et admirablement intégrées: la phénoménologie de l'empathie selon Edith Stein, la découverte du système miroir par les neurosciences, la grammaire christologique de la grâce selon Thomas d'Aquin. Ces trois registres sont aimantés par une théologie novatrice au sujet du concours de l'empathie à l'exercice de la charité, spécialement dans la formation et l'accompagnement.

La *manuductio* sobrement déployée dans ces pages fait rayonner la vérité du Christ et transforme le lecteur. (Extrait de la préface)

Recherches Carmélitaines

Le frère Maximilien-Marie Barrié est carme déchaux de la Province d'Avignon-Aquitaine, diplômé en anthropologie théologique au Teresianum (Rome). Il est actuellement Maître des novices.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

moi), mais de pénétrer et de décrire la conscience que j'en ai⁹, c'est-à-dire de comprendre ce qui se passe en moi lorsque cette présence étrangère se présente.

Elle analyse ainsi l'acte qui nous intéresse :

Il s'agit d'un acte qui est originaire en tant que vécu présent, mais qui est non-originaire quant à sa teneur. [...] Quand [le vécu d'autrui] surgit d'un coup devant moi, il se tient en face de moi comme objet (la tristesse par exemple, que je « lis sur le visage » de l'autre) ; mais quand je suis les tendances implicites [...], ce n'est plus à proprement parler un objet, mais il m'a attiré en lui, maintenant je ne suis plus tourné vers lui, mais bien plutôt tourné en lui vers son objet, je suis auprès de son sujet, à la place de celui-ci ; et c'est seulement après que, dans cet accomplissement, s'est opérée la clarification, qu'il me fait face à nouveau en tant qu'objet¹⁰.

Allons tout de suite au cœur de la pensée d'Edith Stein : l'empathie est un acte par lequel la personne qui en regarde une autre entre d'une certaine manière dans l'expérience de celui qui lui fait face. Dans cette position, elle peut observer ce que l'autre vit (son « vécu ») ; elle se situe alors à la place du sujet étranger. Il se produit donc comme un déplacement du sujet de l'empathie en celui qu'il observe. Il y a par conséquent une grande proximité, au cours de l'acte d'empathie, entre le sujet de l'empathie et le sujet observé. Par exemple, lorsque je perçois la sérénité sur le visage de quelqu'un qui contemple un paysage magnifique, ma pensée entre spontanément en elle, qu'elle soit consciente ou non de ma présence. Si je m'attarde quelque peu, je peux me rendre compte que je sens l'ampleur de son émotion, que je vis cette même intensité simplement en la regardant. Pourtant, dans l'acte de l'empathie, je reste moi-même, je ne

deviens pas l'autre personne, je ne me confonds pas avec elle.

C'est justement à ce stade que la pensée d'Edith Stein est décisive, c'est cela qu'il nous faut retenir : l'empathie, la connaissance intuitive du vécu d'autrui, est « originaire en tant que vécu présent mais non originaire quant à sa teneur¹¹ ». L'explication des termes s'impose ici. Lorsqu'il est question « d'originaire » ou de « non originaire », l'objectif est de qualifier un acte ou un vécu en identifiant sa source. Que serait un acte originaire à teneur originaire ? L'acte d'un enfant qui saisit et mange une fraise. L'acte est originaire : c'est bien cet enfant qui est l'auteur de l'acte. Le contenu de cet acte – le goût sucré que l'enfant éprouve et la satisfaction qu'il en retire – est aussi originaire, étant le fruit direct de l'acte simple qu'il vient de poser.

L'empathie, quant à elle, est plus complexe. Elle est *originaire comme vécu présent* parce qu'il s'agit d'un acte que je pose, un acte de connaissance dont je suis véritablement le sujet. Mais il s'agit d'un acte *non originaire quant à son contenu*, parce que lorsque je saisis ce que l'autre ressent, je ne suis pas celui qui le vit en premier lieu ; ce contenu lui appartient en propre. J'aperçois le contenu de cette expérience initiale, mais l'autre personne en reste le seul véritable sujet.

Par exemple, si je me trouve derrière une vitre et que je regarde un enfant qui mange une fraise. L'enfant ne me voit pas, je ne l'entends pas. Pourtant, en l'observant et en constatant sa mine réjouie lorsqu'il saisit puis goûte et avale le fruit rouge, je perçois spontanément qu'il vit un grand moment de réconfort. *Je perçois*, je suis l'auteur de cet acte, c'est donc bien un acte originaire. Je perçois *son* réconfort, le propriétaire de ce sentiment, ce n'est pas moi, c'est l'enfant ; le contenu de cet acte est donc *non-originaire* car il appartient à un autre, c'est lui

et lui seul qui le vit d'une manière originaire. Ma perception du sentiment qu'éprouve l'enfant lorsqu'il mange cette fraise est donc un acte originaire à teneur non-originaire. Ainsi en est-il de l'empathie.

Cette dernière précision est fondamentale : en aucun cas, il ne doit y avoir de confusion entre le sujet de l'empathie qui observe la personne qui lui fait face et l'objet de l'empathie, c'est-à-dire la personne qui est observée. Je ne deviens jamais l'auteur du sentiment de l'autre. Si tel est le cas, si la joie de l'autre se mêle à la mienne lorsque je l'observe en train de manger la fraise, alors il ne s'agit plus alors d'empathie mais de contagion de sentiments. Dans ce cas, je suis littéralement absorbé par la scène que je contemple, j'oublie momentanément que je suis un sujet distinct et ne parviens plus à reconnaître l'auteur réel des sentiments que j'éprouve. À l'école d'Edith Stein, l'empathie exige au contraire la claire conscience que le sentiment que je perçois ne m'appartient pas ; en aucun cas l'empathie authentique ne conduit à une confusion des sujets. La philosophe le précise d'ailleurs avec clarté lorsqu'elle écrit : « Le sujet du vécu saisi par empathie [...] n'est pas le même que celui qui accomplit l'empathie : c'est un autre ; les deux sujets sont séparés¹² ».

3. LES TROIS MODALITÉS DE L'EMPATHIE

Après avoir décrit l'empathie comme acte originaire dont la teneur est non-originaire, venons-en au mouvement qui caractérise l'empathie : lorsque la personne et les sentiments qui l'animent surgissent devant moi, je suis spontanément attiré en elle, je perçois ce qu'elle vit, « je ne suis plus tourné vers elle, mais bien plutôt tournée en elle vers son objet¹³ ». Tout se passe dans l'empathie comme si ma conscience était assise à côté de celle de la personne observée en train de regarder le même écran

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

seulement de la conscience que nous en avons mais aussi de la conscience que les autres en ont. Pour cela, il suffit que d'autres personnes entrent en empathie avec nous et qu'ils l'expriment, même discrètement et inconsciemment.

3.2 Les limites de l'empathie

Notons un autre élément qu'Edith Stein mentionne à plusieurs reprises. L'empathie est une faculté qui permet de produire des actes spécifiques de connaissance. L'objet de ces actes est la connaissance des états de conscience d'autrui qui me fait face et que je reconnais comme une personne ; dans une certaine mesure, elle me donne accès à sa conscience.

Comme nous l'avons vu, cela n'a rien d'exceptionnel ni d'extraordinaire : nous posons quotidiennement d'innombrables actes d'empathie et n'avons conscience que du plus petit nombre d'entre eux. L'empathie est un mode de connaissance parmi d'autre. Comme les autres, elle est faillible. De même que je peux me tromper en croyant reconnaître une voiture dont je croyais connaître le propriétaire, de même, je peux être dans l'erreur en pensant identifier un sentiment de colère chez une personne pourtant connue alors que celle-ci est seulement préoccupée pour des raisons dont je n'ai pas conscience¹⁷. On peut ainsi tomber dans de véritables illusions en s'appuyant sur l'empathie. Ces erreurs, le sujet ne peut les corriger que par la réalisation de nouveaux actes d'empathie¹⁸ qui lui permettront de rectifier la perception initiale.

Il est donc important de ne pas surévaluer l'empathie. C'est un mode de connaissance certes spécifique, mais ordinaire. En elle-même, elle n'est d'ailleurs qu'un mode de connaissance. En aucun cas elle ne doit être considérée comme une vertu au même titre que la compassion ou la miséricorde. Notons d'ailleurs que l'empathie peut être utile pour faire le mal. Par exemple, elle est

utilisée par le manipulateur qui, pénétrant les états de conscience de sa victime, sait exactement ce qu'il convient de dire pour faire agir et penser cette personne dans le sens qu'il désire.

3.3 Le langage entre-t-il dans la constitution de l'empathie ?

Enfin, la question de la place du langage dans la réalisation de l'acte d'empathie mérite d'être posée. Dans quelle mesure l'empathie s'appuie-t-elle sur la parole d'autrui ? Lorsque je comprends ce que vit la personne qui me fait face, est-ce que ce qu'elle dit est essentiel pour ma compréhension empathique ou bien s'agit-il de deux processus distincts qui se complètent mais qui doivent être considérés séparément ?

On le voit, cette question n'est pas facile. Edith Stein propose un raisonnement dont nous pouvons retenir les étapes majeures¹⁹. Tout d'abord, l'empathie dont il pourrait être question ici ne considère pas des faits d'ordre *physique* (je vois une personne qui se coince le doigt dans une porte et je ressens spontanément la douleur qui l'affecte) mais des faits d'ordre *psychique* (apercevant un homme éclater de rire, je saisis spontanément la joie qui l'anime). L'empathie des phénomènes psychiques est plus riche ; elle fonctionne grâce à la logique des symboles. Dans le sourire inscrit sur le visage de l'homme que j'observe réside la joie que je perçois instantanément. La joie fait un avec le sourire, « l'une et l'autre forment une unité naturelle²⁰ » qui ne relève pas d'une convention.

Le langage verbal, quant à lui, relève d'une convention. D'une personne à une autre, d'une sphère culturelle à une autre, les conventions peuvent évoluer. La signification du mot « tabernacle », par exemple, n'est pas la même dans toutes les cultures : au Québec, ce mot est utilisé comme un juron et bien des citoyens de cette région du Canada ignorent son sens initial,

il a acquis une tout autre signification que celui qu'il a en France. Aussi peut-on conclure avec Edith Stein que le langage verbal, constitué de mots qui sont des signes et non des symboles²¹, ne conduit pas au sentiment éprouvé par la personne ; il n'est donc pas le vecteur de l'empathie²².

En développant sa pensée, Edith Stein apporte des nuances à son raisonnement, reconnaissant par exemple que des cris et des exclamations sont des symboles qui suscitent automatiquement de l'empathie chez la personne qui les perçoit. De même, il faut admettre que le mot « s'offre toujours à nous sous quelque enveloppe terrestre [...], dans la parole, l'écriture ou l'imprimé²³ ». Ainsi le ton de la voix, le rythme de la phrase, l'intonation et les accentuations des paroles expriment le sentiment de la personne. La parole tient donc sûrement une place dans la compréhension du sentiment d'autrui.

Avec la philosophe, nous pensons que la parole verbale ne peut sans doute pas jouer le rôle de déclencheur de l'empathie. Nous le percevons d'ailleurs assez spontanément si nous pensons à l'empathie : la compréhension par la vue est plus directe, plus immédiate que la compréhension par la parole qui nous fait passer par un processus plus complexe, mais aussi plus riche, car il comporte davantage de nuances et de précisions. Le langage verbal joue sans doute un rôle important pour la deuxième modalité de l'empathie, celle où la personne, par son attention consciente, vient confirmer ou infirmer la perception initiale qu'elle a eue du sentiment observé. Mais la parole n'est pas le vecteur principal ni le vecteur premier de l'empathie. Cet élément est important car il explique pourquoi l'empathie passe plus par le regard que par l'écoute. Cela nous permet aussi d'enrichir notre compréhension de la deuxième modalité de l'empathie : l'explicitation remplissante. Nous avons vu que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avons étudié jusqu'ici. Cette plongée nous permettra cependant d'asseoir encore plus concrètement notre compréhension de l'empathie, elle permettra enfin d'actualiser notre réflexion.

1. QU'EST-CE QUE LE SYSTÈME MIROIR ?

Au début des années 1990, une équipe de chercheurs italiens de l'Université de Parme dirigée par le professeur G. Rizzolatti a fait une découverte surprenante « un peu par hasard¹ » en étudiant les réactions du cerveau d'un singe :

On s'est aperçu qu'il existait des neurones [...] qui répondaient *aussi bien* quand le singe exécutait une action déterminée (par exemple, lorsqu'il prenait un morceau de nourriture) *que* quand il observait un autre individu (l'expérimentateur) exécuter une action similaire. Ces neurones ont été appelés des neurones miroirs².

Cet événement a donné lieu à un nombre important de publications, d'articles scientifiques et d'ouvrages de vulgarisation. Ce fut une petite révolution dans le monde des neurosciences. Essayons de comprendre de quoi il s'agit.

Il importe de bien comprendre que ce système³ est activé aussi bien lorsque l'animal pose lui-même un acte précis que lorsqu'il le voit faire par un autre sujet. L'animal perçoit ainsi de l'intérieur l'acte qu'il observe comme s'il le faisait lui-même. *Qu'il mange une arachide ou qu'il regarde un congénère déguster une arachide, certaines zones du cerveau du singe observé réagissent de la même manière.* Grâce à cela, il peut comprendre l'acte posé : il perçoit instinctivement que son congénère déguste une arachide ainsi que le bienfait qu'il en retire.

Qu'est-ce qui déclenche le processus qui conduit à cette compréhension ? Ce n'est pas la vue d'un autre sujet passif ni

d'un objet tridimensionnel potentiellement intéressant, c'est l'intentionnalité de l'acte – le fait que l'acte observé vise un résultat spécifique – qui provoque la mise en place de ce système miroir. Celui-ci réagit à la relation entre un agent et un objet⁴. Ce que l'animal perçoit grâce à l'activité du système miroir de son cerveau, c'est le fait que l'être qui est devant lui réalise un acte qui vise un but précis. Il saisit instinctivement l'acte et l'objectif visé. Ce processus est donc la base de sa capacité à entrer en relation avec ses congénères, si pauvre que soit cette vie relationnelle au regard de la vie relationnelle des personnes humaines.

Par ailleurs, notons que chaque neurone miroir est relatif à une action spécifique : il existe « des neurones miroirs “saisir”, des neurones miroirs “tenir”, des neurones miroirs “manipuler”⁵ », qui permettent au sujet d'identifier l'action observée. Certains neurones miroirs sont dévolus aux mouvements du corps, d'autres sont relatifs à la communication. La plupart entrent dans le « mécanisme d'accomplissement visuo-moteur qui est la caractéristique principale des neurones miroirs⁶ ». Ceux-ci fonctionnent grâce à l'un des cinq sens seulement : la vue. Mais il existe aussi, en nombre plus restreint, des neurones bimodaux : les neurones miroirs audio-visuels, également sensibles à l'ouïe⁷ et à la vue ; d'autres font aussi entrer en jeu le toucher⁸. C'est donc principalement par la vue que le système miroir des animaux entre en action mais d'autres sens sont aussi concernés par cet exercice.

Soulignons le fait que des scientifiques ont rapidement établi l'existence dans le cerveau humain d'un système de neurones miroirs comparable à celui qui existe chez les singes⁹. Tous les éléments mentionnés ci-dessus peuvent donc être appliqués à l'homme comme à la plupart des animaux.

30 % des neurones miroirs répondent selon une congruence stricte, entrant en action ou, pour employer le vocabulaire consacré « déchargeant » lorsqu'est observée l'action à laquelle ils sont dévolus ; par exemple, les neurones miroirs « saisir » déchargent lorsqu'est observé l'acte d'un sujet qui attrape un objet. Les 70 % restant répondent selon une congruence plus large, c'est-à-dire qu'ils ne correspondent pas à des actes précis mais à des attitudes ou des comportements ; plus nuancée, leur activité laisse davantage de place pour l'interprétation des actions étrangères¹⁰. La compréhension rendue possible par l'utilisation du système miroir peut donc atteindre une certaine précision permettant de saisir les nuances d'un acte.

Notons que le mécanisme des neurones miroirs entre dans la compréhension des émotions. Il a en effet été prouvé que l'insula, la partie du cerveau qui rentre en action lorsqu'un sujet éprouve des émotions (la peur ou la colère, par exemple), possède un système miroir « capable de coder l'expression sensorielle directement en termes émotionnels¹¹ ». Cette découverte permet donc d'affirmer que la compréhension des émotions étrangères, puisqu'elle relève de l'ordre de l'instinct, ne nécessite pas, dans les cas les plus évidents, la production d'un raisonnement. Le système miroir permet donc de lire directement les émotions sur le visage d'autrui. Ainsi le chien – qui possède lui aussi un système miroir – perçoit la peur d'une personne humaine qui s'effraie devant son aboiement.

2. L'INTERPRÉTATION SCIENTIFIQUE

Voyons maintenant comment les scientifiques ont interprété la mise au jour de ces caractéristiques du système neuronal.

2.1 Le mode de fonctionnement

Depuis la découverte de ce système miroir, les débats ont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'empathie. La compréhension d'autrui conséquente à l'activation du système miroir serait ainsi une résonance provenant de l'émotion ou de l'acte d'autrui perçu à travers les récepteurs sensibles du corps. Cette résonance serait assumée à la première personne par le sujet connaissant ; le contenu de l'acte posé pourrait alors être considéré comme non originaire.

Ce résultat nous permet de proposer l'affirmation suivante : le système miroir, présentant des caractéristiques communes importantes avec la description du phénomène de l'empathie, peut être identifié comme substrat physiologique de cet acte cognitif. Plus concrètement encore : sans le système miroir, il ne peut y avoir d'empathie.

3.2 La compréhension des personnes spirituelles

Un dernier élément doit être mentionné. Il ne s'agit pas tant d'une discordance que d'une différence essentielle entre l'étude phénoménologique de l'empathie et la recherche sur le système miroir. Dans la quatrième partie de sa thèse, Edith Stein propose une réflexion sur l'empathie comme compréhension des personnes spirituelles. La recherche neuroscientifique, quant à elle, ne propose aucune réflexion véritable au sujet d'une empathie des personnes humaines. Damasio, par exemple, reconnaît que « l'homme dispose d'une *certaine* marge de liberté, qu'il peut envisager et réaliser des actions allant à l'encontre de la biologie ou de la culture²¹ ». Il concède ainsi l'existence « d'un autre niveau de l'être dans le cadre duquel il est possible d'inventer de nouvelles techniques et d'autres façons valables d'exister²² ». Cependant, aucune approche scientifique n'est proposée au sujet de cet « autre niveau de l'être », encore moins pour une communication entre personnes à ce niveau de profondeur. Les scientifiques reconnaissent généralement que cette question n'est pas de leur compétence,

ainsi Gallese lorsqu'il écrit : « Les possibilités de trouver dans notre cerveau des aires contenant les corrélats neuraux de croyances, désirs et intentions en tant que tels sont probablement proches de zéro²³ ». À travers ces lignes, le scientifique reconnaît implicitement son incapacité à penser la relation entre personnes humaines au-delà du niveau psychophysique.

Si les travaux des neurosciences permettent d'identifier le système miroir comme base physiologique de la compréhension des vécus étrangers, il faut cependant reconnaître qu'ils ne fournissent aucune réflexion au sujet de la dimension interpersonnelle de la relation, réalité que seule la philosophie permet de penser de manière adéquate. La phénoménologie est donc la seule discipline apte à fournir une réflexion sur l'empathie comme compréhension des personnes spirituelles.

4. PROPOSITION D'UNE DÉFINITION DE L'EMPATHIE

Cette première partie nous a amené à étudier deux sources de réflexion : la recherche phénoménologique d'Edith Stein sur l'empathie et les travaux neuroscientifiques relatifs au système miroir. La mise en regard des résultats de ces deux disciplines nous a permis de mieux comprendre et de confirmer certains résultats de la recherche d'Edith Stein.

Cependant, il nous faut reconnaître les limites de cette étude parallèle. Tout d'abord, une connaissance aussi riche que celle qu'offre l'empathie exige l'intervention de bien d'autres fonctions du cerveau²⁴. Si l'on considère l'empathie dans son ensemble, le système miroir n'est donc qu'une partie du substrat physiologique qu'elle requiert. Par ailleurs, dans la mesure où elle vise la dimension spirituelle du sujet observé, l'empathie nécessite aussi l'engagement de la dimension spirituelle de la personne qui pose l'acte d'empathie, dimension spirituelle qui

échappe totalement à l'étude des neurosciences. Par conséquent, si elle peut être l'objet d'étude des neurosciences pour ce qui concerne la dimension physiologique du phénomène, l'empathie comme acte de connaissance du vécu étranger excède largement le domaine de compétence de cette discipline. Pour cette raison, mais aussi parce que les recherches scientifiques récentes confirment en partie ses résultats, c'est principalement sur le travail d'Edith Stein que nous fondons notre définition de l'empathie.

L'empathie est l'acte qui permet de connaître la vie intérieure d'une personne étrangère, elle a la spécificité d'être un acte originaire à teneur non originaire (1). Elle requiert principalement la réceptivité visuelle et peut être vécue sans que la conscience de la personne soit délibérément engagée (2). Renforcée par la participation volontaire du sujet grâce à une attention portée au contexte, aux paroles prononcées et aux actes d'empathie accomplis dans le passé à l'égard de cette même personne, elle permet d'en pénétrer davantage l'intériorité (3). Enfin, l'empathie est un processus dynamique qui considère toute la personne – corps, âme et esprit –, et qui peut conduire à la connaissance de l'intériorité d'autrui jusqu'à donner accès au noyau de la personne observée (4).

L'empathie n'est donc pas seulement un acte cognitif intuitif, mais elle est un processus dynamique qui part d'une connaissance intuitive immédiate pour conduire, à travers la prise en compte de toute la personne, à une connaissance profonde de son vécu propre. La connaissance mise ainsi en évidence est d'une grande richesse, elle exprime déjà en partie le mystère de la personne humaine. Il n'est donc pas excessif d'affirmer que l'empathie est « la voie royale de toute recherche dans le domaine spirituel²⁵ ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans les péricopes qui nous intéressent. La description que nous venons de proposer montre qu'ils ont une caractéristique commune : ils peuvent exprimer une connaissance qui va au-delà du simple aspect physiologique, qu'il s'agisse d'un regard spirituel, d'une connaissance intuitive, ou de la profondeur de la relation humaine qu'ils transcrivent. Ils sont donc particulièrement adaptés pour exprimer et rendre compte de l'empathie.

Remarquons aussi que, parmi tous ces verbes, ceux qui expriment directement l'acte de la vision (ovra,w et ble,pw) tiennent une place importante (16 mentions auxquelles il faudrait rajouter 2 occurrences relatives à d'autres verbes de la vision). Le verbe oivda renvoie quant à lui indirectement à la vision, dans le sens mentionné de la vision de l'âme. La dimension visuelle est donc très présente dans les verbes choisis par les narrateurs pour qualifier les actes d'empathie posés par le Christ. Jésus « voit » donc à l'intérieur de ses interlocuteurs, mais que voit-il ?

4. LES OBJETS DE L'EMPATHIE DU CHRIST

Une rencontre interpersonnelle se déploie toujours à partir d'un ou de plusieurs actes d'empathie. Cette réalité universelle est manifeste dans la vie du Christ telle que les évangiles nous la présentent. Trois types majeurs de rencontres au cours desquelles le Christ pose des actes d'empathie introduits par les narrateurs peuvent être retenus : les discussions avec ses propres disciples (12 occurrences) ; les confrontations avec les représentants des autorités cultuelles juives (11 occurrences) ; les rencontres avec des personnes en situation de détresse (6 occurrences).

En décrivant l'acte cognitif du Christ, il arrive que le narrateur spécifie précisément l'objet de sa connaissance. Il s'agit la

plupart du temps des pensées ou des sentiments des personnes que Jésus rencontre, sans que le caractère moral du sentiment perçu soit précisé (6 occurrences) ; à plusieurs reprises, le narrateur précise la teneur de ce sentiment, il s'agit alors de sentiments négatifs tels que la fourberie, la méchanceté ou l'hypocrisie (5 occurrences) ; il faut aussi noter la présence de la foi que le Christ perçoit chez ses vis-à-vis, tout particulièrement lors de la guérison du paralytique relatée par les trois synoptiques (4 occurrences). Remarquons enfin parmi les objets de l'empathie du Christ la mention des cœurs de ses interlocuteurs, dont il arrive à sonder les intentions (2 occurrences¹⁷).

Ce sont donc tous les interlocuteurs du Christ qui sont l'objet de ses actes d'empathie, qu'il s'agisse de ses disciples, des juifs ou bien des pauvres qu'il croise sur son chemin. Cela n'a bien sûr rien de bien surprenant. De même, ce que Jésus aperçoit en eux, ce sont leurs pensées et leurs sentiments, mais aussi leurs cœurs. La profondeur de ce regard du Christ transparaît déjà, mais rien n'indique encore qu'il s'agit d'actes surnaturels. Qui n'a jamais senti, en effet, qu'une personne rencontrée avait le cœur serré ou l'humeur renfrognée ? Allons donc plus loin pour mieux comprendre l'empathie de Jésus.

5. L'ACTE D'EMPATHIE LE PLUS SIGNIFICATIF

Après cette présentation générale des actes d'empathie du Christ dans les évangiles, il nous faut à présent choisir l'événement le plus significatif parmi tous ceux que nous avons cités.

Certains de ces passages ne contiennent pas les indications qui pourraient permettre d'estimer la profondeur ou la qualité des actes d'empathie qu'ils relatent. Il n'est pas question ici de juger des actes posés par le Christ mais des différentes formes de

traitements littéraires adoptées par les auteurs pour présenter ces actes. Certaines mettent en valeur l'acte en lui-même et en permettent l'étude, d'autres non. Aussi l'analyse sera-t-elle moins fructueuse dans les cas suivants : lorsque le contexte n'est pas suffisamment présenté (par ex. Jn 1,40-42) ; lorsque l'objet de l'empathie n'est pas spécifié avec clarté (par ex. Lc 14,7-11 ; Jésus y remarque l'attitude globale des invités) ; lorsque l'acte du Christ vise une personne sans que soit spécifié l'objet précis de l'empathie (par ex. Mt 9,18-26 ; Jésus y regarde l'hémorroïsse mais aucune information supplémentaire n'est fournie).

Par ailleurs, la qualité des actes d'empathie transcrits par les Évangélistes doit retenir notre attention. Deux arguments permettent de considérer cette question et d'exclure de nouvelles péripécies : lorsque la distinction entre empathie et sympathie (par ex. Mc 10,17-22) ou entre empathie et contagion de sentiments¹⁸ (par ex. Jn 11,32-37) n'est pas clairement perceptible ou lorsqu'aucune dimension intérieure de la connaissance n'est manifestée (par ex. Jn 9,1 ; Lc 19,1-10).

L'application de ces critères permet d'exclure toute une partie des nombreux textes envisagés au départ ; il ne nous reste que 17 péripécies¹⁹. Notons que tous ces textes présentent habituellement une structure identique édifée autour de l'acte empathique lui-même ; même lorsqu'il s'agit de récits de miracles, celui-ci advient à la fin de la péripécie, le cœur de l'événement étant consacré à la rencontre entre Jésus et son interlocuteur. La structure est la suivante : a. présentation du contexte ; b. acte d'empathie de Jésus ; c. réaction de Jésus consécutive à l'empathie ; d. réaction des témoins.

Quel est l'épisode le plus intéressant parmi les passages qui nous restent ? Deux critères peuvent être appliqués : le premier

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ÉTUDE DOGMATIQUE DE L'EMPATHIE DU CHRIST

Le troisième Évangéliste termine son récit de la guérison du paralytique en donnant la parole à l'assemblée qui vient d'assister à la scène : « Tous furent alors saisis de stupeur et ils glorifiaient Dieu. Ils furent remplis de crainte et ils disaient : “Nous avons vu d'étranges choses aujourd'hui ! ” » (Lc 5,26). Luc ne fait pas du miracle final l'unique raison de l'étonnement de la foule, ce sont en effet « d'étranges choses » – au pluriel – qui suscitent l'étonnement général. La réaction populaire semble liée non seulement au miracle en lui-même mais aussi au comportement général de Jésus : à sa manière d'accueillir le paralytique et ses porteurs, à son étonnante perspicacité lors de sa confrontation avec les scribes. Plus que ses actes, ce serait alors sa personne qui provoquerait la surprise générale. Qui donc est cet homme ?

Dans les dernières pages de son maître ouvrage *L'être fini et l'Être éternel*, Edith Stein écrit :

Voilà la figure du Sauveur telle que les évangiles l'ont tracée sans artifice ; elle est pleine de mystères et inépuisable. Le Christ est *entièrement homme* et pour cette raison il n'est identique à aucun autre homme. Il n'est pas saisissable en tant que *caractère* comme Pierre ou Paul. C'est pourquoi toute tentative de nous *rapprocher* du Seigneur par un portrait de sa vie et par son caractère à la manière d'une biographie moderne, se traduit par un appauvrissement, la fixation d'un point de vue partiel, et

même souvent par une défiguration et une falsification¹.

C'est bien cette plénitude d'humanité du Christ qu'il nous faut scruter pour mieux comprendre la place et le rôle de l'empathie dans sa vie. Comme l'affirme la sainte carmélite, l'humanité du Verbe incarné ne peut être approchée comme une personne humaine, non que le Christ n'ait eu de caractère à proprement parler, mais parce que celui-ci échappe en tant que tel à toute tentative d'examen approfondi. Devant une telle plénitude d'humanité, l'intelligence humaine de l'observateur extérieur est dépassée. Ce n'est donc pas le regard des sciences humaines qui permettra de rentrer dans le mystère de l'être du Christ.

En complément du premier regard porté sur l'empathie du Christ à travers l'étude des événements évangéliques, il nous faut donc adopter un autre point de vue pour aller plus avant dans notre étude. La doctrine christologique de la *Somme de théologie* de saint Thomas d'Aquin sera la base de notre nouvelle étape. Résolument théologique, elle ne s'appuie pas sur une étude extérieure de la personnalité du Christ mais sur le cœur du mystère de l'Incarnation : l'union de la nature divine et de la nature humaine selon l'unique personne de Jésus-Christ. Saint Thomas part du mystère en tant que tel pour en étudier ensuite le déploiement dans la vie et les œuvres du Seigneur.

1. L'UNION HYPOSTATIQUE

La spécificité de l'être du Christ est l'union en lui de deux natures : la nature divine et la nature humaine. La tradition a dénommé cette caractéristique unique l'union hypostatique. Saint Thomas d'Aquin consacre de longues pages à l'étude de cette réalité dans sa *Somme de théologie*².

L'un de ses points d'appui les plus importants est le Concile de Chalcédoine (451) qui confesse solennellement :

Un seul et même Christ, Fils, Seigneur, l'unique engendré, *reconnu en deux natures*, sans confusion, sans changement, sans division et sans séparation, la différence des natures n'étant nullement supprimée à cause de l'union, la propriété de l'une et l'autre nature étant bien plutôt gardée et concourant à une seule personne et une seule hypostase, un Christ ne se fractionnant ni se divisant en deux personnes, mais un seul et même Fils, unique engendré, Dieu Verbe, Seigneur Jésus Christ [...]3.

Cette citation annonce l'essentiel de la foi chrétienne au sujet de l'être de son Seigneur. Elle est un repère constant pour les théologiens qui scrutent son mystère.

C'est toujours de cette déclaration, interprétation authentique de la révélation évangélique et pierre de touche de l'orthodoxie, que part saint Thomas, et à sa lumière qu'il procède, dans son effort d'élucidation doctrinale du mystère de l'Incarnation4.

Son approfondissement permet de répondre aux questions suivantes : comment les deux natures, divine et humaine, peuvent-elles être unies en une seule personne ? Qui donc est cette personne ? Comment peuvent être qualifiés ses actes ?

C'est d'abord l'union des deux natures humaine et divine qu'il nous faut considérer. À ce sujet, le saint dominicain insiste sur un élément crucial : pour que cette union des deux natures soit réelle, il faut qu'elle ait eu lieu *selon la personne*. Effectivement, « tout ce qui appartient à un être personnel [...] lui est uni dans la personne5 ». L'identité véritable d'un être humain, c'est son être de personne ; c'est de cette réalité qu'il faut partir pour réfléchir sur ce qu'il y a de plus spécifique en lui. Ainsi mon intelligence ne relève pas exclusivement de la nature humaine qui m'est donnée en partage, elle est le propre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'autre part, le témoignage des narrateurs est limité et subjectif. Pourtant, quelques éléments significatifs peuvent être relevés.

Les actes cognitifs que nous avons observés ont manifestement conduit le Christ à une véritable connaissance du vécu étranger des personnes rencontrées. Il perçoit en lui-même ce que ressentent les personnes qui lui font face. À aucun moment nous n'avons remarqué un quelconque signe de contagion affective¹. Jésus garde toujours une distance significative qui lui permet une connaissance objective : les vécus observés restent étrangers bien qu'ils soient vécus intérieurement par le Christ qui peut ainsi en acquérir la connaissance objective (1).

Comme nous l'avons noté à plusieurs reprises, toute rencontre interpersonnelle suppose l'existence d'un ou de plusieurs actes d'empathie. Il est donc nécessaire que Jésus lui-même ait posé de tels actes tout au long de sa vie terrestre. Les événements étudiés relatent plus ou moins explicitement la réalisation de tels actes en leur premier niveau de réalisation. Certains récits évangéliques sont très significatifs comme en témoigne l'abondance des verbes signifiant l'utilisation de la vue (2).

En ce qui concerne le deuxième niveau de l'empathie², l'explicitation remplissante, deux éléments concrets nous permettent d'affirmer sa réalisation. Le premier argument est d'ordre général : la majeure partie des péripécies étudiées – notamment l'épisode de la guérison du paralytique – présente en Jésus un personnage attentif, à la parole rare. Par exemple, il semble observer avec une attention marquée l'arrivée du petit groupe constitué par le paralytique et ses porteurs, comme s'il accueillait chaque geste, chaque regard, écoutant les paroles, observant les attitudes. Il est donc bien en train de recueillir tous les éléments qui lui permettront de saisir le vécu étranger. Le deuxième argument considère l'emploi par le narrateur de

l'expression « l'esprit de Jésus » (Mc 2,8). L'explication que nous avons retenue nous a conduit à identifier l'activité de cet esprit comme l'exercice d'une faculté cognitive intérieure. L'auteur de ces actes semble être comme « à l'affût », attentif aux signes les plus ténus, se laissant guider et en quelque sorte « imprimer » par ce que vivent les personnes observées en leur intériorité propre. Cette faculté cognitive pourrait être comparée à une caméra miniature tendue vers l'intériorité de la personne observée. Il nous semble que Jésus est donc dans l'attitude décrite par Edith Stein, celle de « l'accomplissement du vécu³ », au cours de laquelle le sujet est « en quelque sorte conduit par un vivre originaire, qui n'est pas vécu par [lui], mais qui est quand même là, se manifestant dans [son] vivre non-originaire⁴ » et venant confirmer son intuition initiale (3).

Enfin, et il s'agit ici de l'élément le plus décisif, l'empathie de Jésus vise l'intériorité de ses interlocuteurs à partir d'une observation attentive de leur personne corps, âme et esprit ; elle lui permet manifestement de pénétrer jusqu'à leur identité spirituelle. Les objets propres des actes d'empathie – lorsqu'ils sont spécifiés par les narrateurs – indiquent que Jésus a eu accès au monde de valeurs de ces personnes, qu'il s'agisse de leur cœur, de leur foi, ou de leur fourberie et de leur méchanceté. À cet égard, la double intériorité mise en évidence dans l'étude du deuxième acte d'empathie de l'épisode de la guérison du paralytique (Mc 2,8) est éloquente : l'empathie de Jésus est un acte de connaissance qui part de son intériorité active pour s'accomplir dans l'intériorité passive des Pharisiens. L'intériorité de cette connaissance empathique de Jésus est donc manifeste (4).

Les quatre éléments majeurs de notre définition initiale étant réalisés, malgré les éléments déjà mentionnés sur la relative

pauvreté des sources dont nous disposons pour évaluer ces actes, on peut affirmer qu'ils relèvent bien de l'empathie. Les caractéristiques majeures de l'empathie de Jésus dans les évangiles apparaissent effectivement avec suffisamment de netteté : il s'agit d'un type de connaissance habituelle, immédiate et rapide, qui se déploie à partir d'éléments concrets et manifestes, et qui, tout en étant particulièrement sûre, ne semble freinée par aucun obstacle.

2. LA PERFECTION DE L'EMPATHIE DU CHRIST

L'étude dogmatique à l'école de saint Thomas d'Aquin nous a permis d'établir l'identité théologique des actes d'empathie du Christ : ils sont le fruit de la collaboration intime de la science infuse du Seigneur et de sa science acquise. L'élément le plus important est l'accompagnement subtil effectué par le *lumen propheticum* qui, tout en respectant le processus naturel de la connaissance humaine, surélève ses capacités et lui donne de lire dans l'intériorité des personnes, de voir leur identité profonde⁵.

Ce respect du processus naturel permet d'établir un rapprochement décisif entre les résultats de l'étude dogmatique et ceux de l'étude biblique : il explique pourquoi la qualité surnaturelle de l'empathie du Christ n'apparaît pas extérieurement sinon à travers l'exactitude et la profondeur de son aboutissement, caractéristiques dont lui seul est véritablement conscient. Connaissance produite par sa science créée (à travers la collaboration de la science acquise et de la science infuse) et donc œuvre de son humanité, acte cognitif dépouillé de tout aspect miraculeux⁶, l'empathie du Christ est un acte humain. Sa particularité lui vient de la spécificité de l'humanité qui le pose car, en Jésus-Christ, chacune des deux natures agit toujours en communion avec l'autre⁷. C'est donc en raison de l'union hypostatique – dont elle est une conséquence

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

formateur à poser des actes cognitifs du vécu étranger à travers lesquels il peut saisir ce que vit la personne sans se considérer lui-même comme l'auteur de ce vécu ; il peut alors garder la distance nécessaire qui lui permet d'évaluer le sens et la portée de ce qu'il observe. Il s'agit donc bien d'un acte originaire à teneur non originaire (1^{re} caractéristique de l'empathie). Le formateur est contraint à une attention active grâce à laquelle il perçoit les signes qui laissent paraître ce que vit intérieurement la personne accompagnée (2^e caractéristique). Connaissant la personne qu'il accompagne depuis plusieurs mois, attentif à la cohérence de ses actes et de ses propos, il est pleinement investi dans la compréhension du vécu qu'il observe (3^e caractéristique). Invité par les événements à adopter une attitude nouvelle, il se concentre spécifiquement sur les signes qui lui permettent une connaissance du travail que la grâce opère dans l'âme de la personne qui l'accompagne ; son regard est donc orienté vers l'intériorité de la personne (4^e caractéristique). C'est donc bien l'empathie qui peut permettre au formateur de comprendre puis d'accompagner l'âme qui lui est confiée lorsqu'elle est confrontée à la situation décrite dans notre article.

4. EMPATHIE DU FORMATEUR ET EMPATHIE DU CHRIST

Mais, parce que le niveau de profondeur et surtout la nature même de l'évolution de la personne accompagnée échappent à l'observation à laquelle l'empathie habilite habituellement, ces quatre caractéristiques ne suffisent pas pour rendre compte de l'acte cognitif posé par le formateur dans de telles circonstances. Il nous faut aller plus loin dans l'analyse.

Commençons en tentant de montrer l'existence d'une ressemblance entre l'empathie du Christ et celle du formateur. Cela nous permettra d'établir ensuite le lien qui peut exister

entre ces deux réalités.

L'un des premiers éléments qui a retenu notre attention dans notre analyse de l'empathie du Seigneur est l'utilisation récurrente des verbes de la vision pour présenter les actes empathiques du Christ. La plupart de ces verbes ont une double signification : s'ils expriment l'acte physique de la vue, ils peuvent aussi signifier l'utilisation d'un « regard spirituel ». Nous avons constaté que le Christ est souvent dans cette situation particulière : il possède peu d'éléments concrets au sujet des personnes qu'il rencontre, ses vis-à-vis n'expriment pas le fond de leur pensée, mais il semble avoir les yeux « grand ouverts » pour percevoir ce qu'ils vivent à l'intérieur d'eux-mêmes. Ce « regard spirituel » le conduit à sentir leur véritable identité, la qualité de la foi qui les anime et l'authenticité de leur démarche. C'est aussi le cas du formateur que notre article décrit. On imagine sans difficulté que, dans l'étape de formation présentée par notre article, le dialogue n'est pas aisé entre le formateur et la personne qu'il accompagne. En raison de la nouveauté et de la profondeur des événements, elle éprouve probablement des difficultés à exprimer ce qu'elle vit. Ainsi le formateur qui cherche les signes du travail de la grâce est lui aussi conduit à garder ses yeux « grand ouverts » pour accueillir les moindres traces de l'œuvre de la grâce. Or, la grâce n'est pas d'abord *quelque chose*, ce n'est pas un sentiment ou une valeur, mais il s'agit de *quelqu'un*, Dieu, qui agit et transforme la personne qu'il saisit¹⁴. C'est bien cela que cherche le formateur : les signes produits par une présence intérieure, celle de l'Esprit Saint. Ainsi, comme le Christ, le formateur est conduit à « voir la foi » de celui qu'il accompagne.

À cet égard, le commentaire de M.-J. Lagrange au sujet de l'épisode de la guérison du paralytique (Mc 2,8) mérite d'être

rappelé : il reconnaissait dans l'empathie du Christ une connaissance « qui va de l'intérieur de Jésus à l'intérieur des scribes¹⁵ ». Toute empathie est un acte cognitif qui sollicite les capacités intellectuelles – et donc intérieures – de la personne connaissante. L'empathie naît dans la personne qui connaît. L'empathie du Christ qui le conduit à un niveau de profondeur inhabituel naît de sa capacité de connaissance spécifique qui lui vient du *lumen propheticum* dont nous avons observé l'importance. En d'autres termes : ce type d'empathie qui conduit à percevoir la densité de la vie spirituelle de la personne observée requiert une capacité spécifique du côté de l'auteur de l'acte cognitif. On peut donc établir une certaine réciprocité entre la profondeur de l'objet de l'empathie et la capacité d'observation sollicitée par celui qui pose l'acte cognitif. Si la profondeur de l'objet relève de la vie de la grâce, la capacité d'observation de l'acteur doit en relever aussi. C'est le cas pour le Christ, ce doit aussi être celui du formateur. L'identité précise de cette « capacité » qui permet l'acte empathique sous le régime de la grâce reste à déterminer.

Une dernière ressemblance entre l'empathie du Christ et l'empathie exercée par le formateur peut être soulignée. Nous avons remarqué que l'empathie du Christ devait apparaître comme un simple acte humain aux yeux des témoins des diverses rencontres étudiées dans les évangiles. Il nous a fallu appliquer la proposition du P. Torrell pour comprendre cette discrétion de l'empathie du Christ : la collaboration de la science acquise du Christ et du *lumen propheticum* dont il était l'objet explique comment cette empathie pouvait être un acte pleinement humain tout en étant perfectionné par la plénitude de la grâce au titre de conséquence de l'union hypostatique. L'empathie du formateur peut être comparée à celle du Christ en ce sens que son acte cognitif, orienté vers le travail de la grâce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans sa pensée un déplacement qui l'amène à placer l'essence de l'âme au centre de sa vision anthropologique. Pourtant, les affirmations de la dernière période ne sont pas en contradiction avec celles de la première période ; bien au contraire, la continuité de l'évolution de la pensée d'Edith Stein est manifeste :

La reconfiguration du moi qui s'effectue dans l'ordre de la grâce n'entraîne pas une rupture radicale avec ce que les ordres précédents de la nature et de la raison naturelle ont révélé de la subjectivité, non plus que de la liberté. L'expérience mystique radicalise plutôt des traits déjà apparents dans les autres ordres, et dévoile leur sens plénier²⁷.

Cette continuité logique entre les différents ordres entraîne la reconnaissance d'une cohérence générale dans la pensée anthropologique de la philosophe. Ces éléments sont importants car ils signifient que les réflexions de la première période – notamment celles de la thèse sur l'empathie – sont toujours valides au regard de la pensée exprimée dans la dernière période qui inclut la théologie mystique. Ces dernières recherches sur l'âme humaine à l'école de la théologie mystique peuvent donc être intégrées dans notre réflexion sur l'empathie.

Mais une autre objection peut être mentionnée : dans quelle mesure les affirmations anthropologiques déduites de l'apport de la théologie mystique sont-elles applicables à notre réflexion sur la vie chrétienne ordinaire ? Rappelons que nous entendons développer une compréhension de l'empathie informée par la grâce au sein de l'existence chrétienne en tant que telle, c'est-à-dire dans la vie du baptisé en état de grâce. Or, si tout baptisé est appelé à la sainteté, chaque chrétien n'est pas appelé à la vie mystique au sens d'une expérience consciente par laquelle l'âme

est saisie directement par Dieu tel qu'il est en lui-même. Ce que l'on peut dire de la vie de la grâce dans l'âme du mystique peut-il être applicable à la vie de la grâce dans l'âme de tout chrétien ?

Edith Stein répond elle-même indirectement à la question lorsqu'elle écrit :

Il n'est pas possible de devenir croyant sans recevoir la grâce. Par la liberté on ne peut que se disposer à la grâce. D'autre part, la foi ne peut pas s'épanouir si la grâce n'est pas saisie librement. La grâce et la liberté sont donc constitutives de la foi. Il en va de même pour l'œuvre de salut. Et en vérité, croire et être sauvé est tout un²⁸.

À travers ces lignes, la carmélite expose l'essentiel de la foi chrétienne : l'articulation de la grâce et de la liberté en vue du salut par la foi. Le chrétien jouit déjà des prérogatives de la vie éternelle par son adhésion au mystère du Christ. La vie chrétienne est ainsi comme un chemin qui conduit au salut, un chemin de croissance dans la grâce. « Le croyant se tient seulement au seuil du Royaume de la grâce, dans la mesure où il ne vit pas pleinement de celle-ci²⁹ » ; le mystique est subrepticement plongé dans ce Royaume ; le saint y vit effectivement « et se trouve ainsi pleinement intégré au Royaume de la Lumière³⁰ ». Si les étapes sont différentes, la grâce est unique. Entre la vie chrétienne et la vie mystique, il y a donc une différence de degrés et non d'essence. Ce que vit un mystique dans sa relation avec Dieu ne diffère pas substantiellement de ce que vit chaque chrétien sous le voile de la foi. C'est la raison pour laquelle l'essentiel des conclusions anthropologiques de la dernière période de l'évolution de la pensée d'Edith Stein peut être recueilli et intégré dans notre recherche sur l'empathie sous le régime de la grâce.

3. UNE EMPATHIE SOUS LE RÉGIME DE LA GRÂCE DANS L'ŒUVRE D'EDITH STEIN ?

Au début de ce chapitre, nous nous sommes demandé si la grâce reçue au baptême conduit le chrétien à disposer d'une dimension nouvelle qui lui permettrait de poser des actes d'empathie d'une profondeur jusqu'alors insoupçonnée. Que pouvons-nous répondre à présent ?

Tout d'abord, il est important de distinguer le *sujet* de l'empathie qui réalise l'acte cognitif, de son *objet* qui est la personne connue par le sujet³¹. Cette distinction, essentielle pour une réflexion sur une relation entre deux personnes, n'a pas été abordée dans la présentation de l'anthropologie d'Edith Stein. Son application à notre cadre de réflexion nous permettra de gagner en clarté.

3.1 L'objet de l'empathie

Les enseignements des deux premières périodes de la vie intellectuelle d'Edith Stein culminent dans la conception de l'âme comme structure unitaire de la personne. Elle intègre notamment dans ses développements cet élément nouveau : l'accueil de la conscience au plus profond de l'être spirituel, c'est-à-dire l'accueil du moi dans l'âme propre. Plus le moi trouve sa demeure en l'âme, plus la liberté des actes réalisés est parfaite.

L'adjonction de la théologie mystique est venue compléter et parfaire cette conception ontologique. Elle révèle ainsi que le fond de l'âme est la demeure de Dieu qui l'habite par grâce, dévoile l'âme à elle-même et lui donne de se posséder elle-même.

C'est essentiellement une qualité nouvelle et même un surcroît ontologique – et non une dimension ou encore des zones

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

théologiques, il est dépendant de l'objet principal qu'est Dieu et il conduit toujours à lui. On remarque par ailleurs l'exigence de la prise en compte du prochain pour la réalisation parfaite de la charité théologique.

3. L'EMPATHIE SOUS LE RÉGIME DE LA GRÂCE ET LA VIE DES VERTUS THÉOLOGALES

À présent, il nous faut préciser le rapport qu'entretient l'empathie informée par la grâce avec chacune de ces vertus.

3.1 L'empathie sous le régime de la grâce et la vertu théologique de foi

Nous avons proposé l'hypothèse selon laquelle l'empathie sous le régime de la grâce conduirait à une connaissance de la présence de la grâce dans le prochain. Le premier instrument qui conduit à la réalisation de cet acte cognitif nous semble être la foi. L'objet de la foi est Dieu en tant qu'il est la vérité première. Comme nous l'avons vu, la réalisation de cet acte théologal peut intégrer le prochain en tant qu'objet matériel qui vient de Dieu et qui conduit à Dieu. Comme baptisé, le prochain est habité par la grâce créée, *habitus* entitatif, socle et origine de toute vérité personnelle de son être. C'est précisément cette vérité que la foi théologique permet de saisir par l'empathie informée par la grâce. Comme le Christ qui saisissait l'authenticité intérieure des personnes en raison de son union hypostatique, le chrétien en état de grâce peut être rendu apte par la foi théologique à saisir la présence de la vérité de la grâce dans les personnes qu'il rencontre.

En ce sens, l'un des deux dons du Saint-Esprit rattachés par saint Thomas à la première vertu théologique joue un rôle décisif, il s'agit du don d'intelligence. Essayons de montrer pourquoi³⁶.

Le don d'intelligence conduit à lire

« à l'intérieur » de l'objet considéré

Le mot d'intelligence implique une certaine connaissance intime : faire acte d'intelligence, c'est en effet comme « lire dedans ». [...] La connaissance intellectuelle pénètre jusqu'à l'essence de la réalité. L'objet de l'intelligence, c'est en effet le « ce que c'est », comme dit Aristote³⁷.

C'est à partir de l'étymologie que saint Thomas explique le sens du mot « intelligence » qui vient de *intus-legere*, lire au-dedans. Or, comme nous le savons, l'empathie est une perception intérieure du vécu étranger ; le processus de l'intelligence et celui de l'empathie semblent donc épouser le même mouvement. Mais l'objet de l'intelligence et celui de l'empathie sont-ils la même réalité ? Saint Thomas donne les éléments qui permettent de répondre à cette objection :

Le don d'intelligence, nous venons de le dire, s'applique non seulement à ce qui tombe sous la foi à titre premier et principal, mais encore à tout ce qui est ordonné à la foi. Or les bonnes actions ont un certain ordre à la foi, car, dit l'Apôtre (Ga 5,6) : « La foi est agissante par la charité ». C'est pourquoi le don d'intelligence s'étend aussi à certaines actions. Il ne s'en occupe pas à titre principal mais dans la mesure où nous sommes réglés dans l'action « par ces raisons éternelles que s'attache à contempler et à consulter la raison supérieure », selon S. Augustin, raison supérieure qui est perfectionnée par le don d'intelligence³⁸.

Ce texte permet d'établir un lien entre la vertu théologale de foi et le don d'intelligence par une réflexion sur leur objet commun. Comme nous l'avons vu, l'objet formel de la vertu de foi est Dieu, vérité première ; dans un deuxième temps, tout ce qui est ordonné à cette vérité peut être considéré comme objet matériel. Ce qui convient à la première vertu théologale convient

aussi au don d'intelligence qui s'étend ainsi à « certaines actions³⁹ ». Ce dernier élément est important pour deux raisons : tout d'abord, il permet d'identifier l'objet de l'intelligence. Il peut s'agir non seulement d'une réalité théorique, mais aussi d'une connaissance concrète qui convoque l'exercice de l'intellect pratique, instance qui est aussi dévolue à la réalisation de l'empathie. Par ailleurs, notre texte fait explicitement référence à des actes humains qui sont le fruit de la mise en œuvre du don d'intelligence. Or, lorsqu'elle est appliquée à la connaissance d'un acte humain, que perçoit alors la raison perfectionnée par l'intelligence si ce n'est l'intention de son auteur ? On se souvient combien le thème de l'intentionnalité est important pour la définition de l'empathie comme pour l'explication du fonctionnement des neurones miroirs⁴⁰. Le rapprochement entre l'empathie et l'exercice du don d'intelligence est donc justifié.

Le don d'intelligence conduit à la perception de la vérité

Or, les choses cachées au-dedans sont de beaucoup de sortes, et il faut que la connaissance de l'homme pénètre pour ainsi dire au-dedans. Car, sous les accidents se cache la nature substantielle des choses, sous les mots se cache ce qui est signifié par les mots, sous les similitudes et les figures se cache la vérité figurée⁴¹.

À nouveau, saint Thomas nous permet de préciser un thème important : la connaissance de la « vérité figurée ». Comme nous l'avons vu, l'empathie du Christ le conduit à connaître l'authenticité des personnes qui lui font face. Or, l'application du don d'intelligence conduit à percevoir la « nature substantielle des choses » qui est cachée sous les accidents, la vérité qui est « figurée » par des formes extérieures qui sont alors dépassées. Le don d'intelligence conduit donc à une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les montagnards ont une belle tradition : lorsqu'ils arrivent au sommet de leur course, après avoir posé leurs sacs, ils prennent quelques minutes pour faire un « tour d'horizon ». Cela leur permet de repérer d'en haut le lieu d'où ils sont partis ainsi que le trajet qu'ils viennent d'accomplir. Puis, leur regard se plaît à parcourir l'horizon pour observer les différents massifs environnants et repérer celui qui pourrait éventuellement être l'objet d'une prochaine course.

1. REGARDS RÉTROSPECTIFS SUR LE CHEMIN PARCOURU

Notre quête nous a fait parcourir plusieurs versants de montagne où raidillons et escarpements n'ont pas manqué. Mais l'effort accompli nous permet à présent de faire notre « tour d'horizon ». Et tout d'abord, revenons aux objectifs de cette enquête : qu'est-ce que l'empathie ? Le Christ rend-il pleinement raison de cette réalité ? Quelle est sa place dans le parcours de la vie chrétienne ?

Qu'est-ce que l'empathie ?

L'objet de notre première partie a été l'établissement d'une définition philosophique de l'empathie. Pour effectuer ce travail, nous nous sommes appuyés sur l'enseignement d'Edith Stein que nous avons confronté avec les résultats des récentes découvertes neuroscientifiques sur le système miroir. Cette mise en parallèle nous a permis de dégager le substrat physiologique de l'empathie ; elle a aussi montré la validité de l'enseignement de l'ancienne assistante de Husserl ainsi que la modernité de sa réflexion.

Nous avons déduit de ces premières réflexions quatre éléments fondamentaux de l'empathie : il s'agit d'un acte cognitif originaire à teneur non-originaire ; il engage tout particulièrement l'attention visuelle et auditive de son auteur ; il convoque ensuite la participation volontaire du sujet à travers la mise en œuvre d'un processus discursif ; il conduit enfin à une connaissance de l'intériorité de la personne envisagée. *L'acte d'empathie est un processus cognitif dynamique qui conduit son sujet, à partir d'une simple considération sensible, à une connaissance interne des vécus et jusqu'au noyau intime de la personne observée.* L'empathie est un type de connaissance spécifique, nécessaire à la réalisation et au développement de toute relation interpersonnelle. Par cet acte, la personne humaine met en œuvre l'une de ses caractéristiques fondamentales : la capacité de reconnaître la vie et d'entrer en relation avec elle.

Cette découverte relativement récente et l'importance du rôle qu'elle joue dans toute vie humaine placent l'empathie au cœur des recherches anthropologiques contemporaines. Que l'anthropologie théologique se saisisse de la notion d'empathie, c'est donc une possibilité et même une nécessité car, comme l'écrivait Jean-Paul II : « L'homme est la première route et la route fondamentale de l'Église¹ ».

Peut-on porter un regard théologique sur l'empathie du Christ ?

Selon le saint Pape, cette route « est tracée par le Christ lui-même », elle passe « par le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption² ». C'est en ce sens que, dans notre deuxième partie, nous avons étudié le rôle joué par l'empathie dans la vie du Seigneur lui-même. Cela nous a amenés à confirmer la présence de l'empathie dans la vie du Christ comme un acte

pleinement humain dont il a assumé toute la richesse et qu'il a mis au service de sa mission.

Dans les nombreuses rencontres interpersonnelles qu'il a vécues tout au long de son existence, *le Christ a utilisé son intelligence humaine illuminée par le lumen propheticum pour entrer en relation avec ses interlocuteurs, ce faisant il a mis en œuvre ce que l'on peut considérer comme la réalisation parfaite de l'empathie*. En lui, la charité doit être considérée comme la forme de l'empathie, car la charité est le motif de tous ses actes, la raison fondamentale qui le pousse à rentrer en relation avec ses contemporains. Mais la charité est aussi le couronnement de l'empathie, puisque les actes de charité du Christ en sa vie terrestre ont été saisis de l'intérieur par son agir et menés ainsi à une perfection inégalable. La charité du Christ précède ses actes d'empathie et elle s'appuie sur eux pour se déployer. L'empathie est donc au cœur de sa vie de charité. La prendre en compte permet de mieux comprendre son existence et d'approcher le mystère de son humanité selon une perspective particulièrement intéressante.

Quelle est la place de l'empathie dans la vie chrétienne ?

Jean-Paul II écrivait enfin : « L'Église ne peut abandonner l'homme, dont le "destin", c'est-à-dire le choix, l'appel, la naissance et la mort, le salut ou la perdition, sont liés d'une manière si étroite et indissoluble au Christ³ ». Ce lien intime du Christ avec chaque personne humaine est rendu plus vivant encore par la grâce baptismale. Le fidèle configuré à son Seigneur peut effectivement poser les mêmes actes que lui, en vertu de la promesse faite aux disciples : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera, lui aussi, les œuvres que je fais ; et il en fera même de plus grandes » (Jn 14,12). Cela s'applique bien entendu à l'empathie : la grâce peut se saisir de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

3. S'agit-il d'empathie ?

4. Empathie du formateur et empathie du Christ

Chap. 10. L'empathie informée par la grâce chez Edith Stein

1. L'évolution de l'anthropologie d'Edith Stein

1.1 Le moment phénoménologique

1.2 Le moment ontologique

1.3 Le moment mystique

2. Analyse de l'anthropologie d'Edith Stein

3. Une empathie sous le régime de la grâce dans l'oeuvre d'Edith Stein ?

3.1 L'objet de l'empathie

3.2 Le sujet de l'empathie

Chap. 11. L'empathie informée par la grâce à l'école de saint Thomas d'Aquin

1. Position du problème

2. Le prochain est-il objet des vertus théologiques ?

2.1 La foi

2.2 L'espérance

2.3 La charité

3. L'empathie sous le régime de la grâce et la vie des vertus théologiques

3.1 L'empathie sous le régime de la grâce et la vertu théologique de foi

3.2 L'empathie sous le régime de la grâce et la vertu théologique d'espérance

3.3 L'empathie sous le régime de la grâce et la vertu théologique de charité

Chap. 12. Qu'est-ce que l'empathie informée par la grâce ?

Conclusion

1. Regards rétrospectifs sur le chemin parcouru
2. Ouverture : l'accompagnement spirituel

Annexes

Annexe 1 : Les actes d'empathie du Christ présentés par les narrateurs évangéliques

Annexe 2 : La guérison du paralytique (Mc 2,1-12)

Bibliographie

Remerciements

Collection Recherches Carmélitaines

Dirigée par Armand Levillain

La collection Recherches Carmélitaines propose une contribution scientifique dans le domaine de la théologie spirituelle. D'une manière plus spécifique, cette collection concerne deux pôles d'investigations : les études sur les saints et les figures marquantes du Carmel, et celles sur le charisme carmélitain. Cette dimension couvre aussi bien la vie consacrée que la théologie mariale.

1. *L'apport théologique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Chardonnes Denis, 2000
2. *Le Mystère du mal. Péché, souffrance et rédemption*, Borde Marie-Bruno, 2001 (épuisé)
3. *Femmes dans le Christ. Vers un nouveau féminisme*, Collectif, 2003
4. *Les sentiments du Fils. Le chemin de formation à la vie consacrée*, Cencini Amedeo, 2017²
5. *Élisabeth de la Trinité, l'aventure mystique*, Collectif, 2006 (épuisé)
6. *Jean-Paul II pape personnaliste. La personne, don et mystère*, Collectif, 2008 (épuisé)
7. *La mystique du nuage de l'inconnaissance*, Johnston William, 2009
8. *L'amitié divine à l'école de Thérèse d'Avila*, de Goedt Michel, 2012
9. *La liberté chez Edith Stein*, Collectif, 2014
10. *Dieu en l'homme*, Chardonnes Denis, 2014
11. *L'alliance irrévocable. Écrits sur le judaïsme*, de Goedt Michel, 2015

12. *Introduction à la lecture de sainte Thérèse 1*, Collectif, 2015
13. *Le ciel sur la terre. Élisabeth de la Trinité et la spiritualité sacerdotale*, Michel Christian-Marie, 2017
14. *Le monde est en feu ! Colloque du V^e centenaire de la naissance de Thérèse d'Avila*, Collectif, 2017
15. *La divinisation selon Jean de la Croix*, de Goedt Michel, 2017
16. *Au service d'une pensée. Edith Stein traductrice*, Spescha Flurin, 2017
17. *Carmel et défi politique. Une approche historique*, Collectif, 2019
18. *La médiation maternelle de Marie, d'après la vie mariale et mariforme*, Guillou Marie-Olivier op, 2019
19. *Transfigurés dans le Fils bien-aimé. Pour un nouveau fondement de la vie religieuse*, Armand Levillain, 2020
20. *L'empathie à l'école du Christ. Phénoménologie, neurosciences, accompagnement spirituel*, Maximilien-Barrié, 2020
21. *Le combat spirituel dans la vie chrétienne*, Marie-Philippe Dal Bo, 2021